

Date : 19/08/2014

«Si on se trompe, on meurt avec nos clients»

Par : Eliane PATRIARCA



Ascension de la Pointe de Charbonnel (3752m) (Jerome Bon / Flickr)

RENCONTRE

A l'occasion de la sortie des Enfants du Mont-Blanc, aux **éditions Guérin**, entretien avec Julien Pelloux, guide et chercheur, et Pascal Chappeland, président du bureau des Guides de Saint-Gervais.

A Saint-Gervais, petite commune nichée au pied du mont Blanc dans le Val Montjoie, on a célébré début août, comme le veut la tradition, la fête des guides. Mais cette année la Compagnie des Guides de Saint-Gervais fête aussi ses 150 ans d'existence.

Fondée en 1864, elle fut la deuxième à voir le jour après celle de **Chamonix**. Elle regroupe aujourd'hui 75 guides et accompagnateurs. Son histoire, intimement liée à celle de la conquête du mont Blanc, est retracée dans le beau livre que **publient les éditions Guérin**. Une saga, intitulée Les Enfants du Mont-Blanc, fondée sur l'enquête de Julien Pelloux, 30 ans, tout jeune guide de la Compagnie, mais aussi titulaire d'un master de recherche en histoire de l'Université de Chambéry. Il est lui-même issu de l'une des grandes familles de guides de la vallée, les Orset. Tout comme Pascal Chappeland, 59 ans, qui préside le bureau des Guides de Saint-Gervais.

Deux générations différentes, mais une même passion. Entretien.

Comment définir le métier de guide?

Évaluation du site

Le site du quotidien national Libération met chaque jour en ligne l'intégralité de son contenu papier ainsi que de nombreuses dépêches d'agences de presse.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 83

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Julien Pelloux: C'est « un gestionnaire du risque en montagne. C'est celui qui emmène, et fait découvrir la haute montagne au client, celui qui gère au mieux la situation pour le ramener en sécurité dans la vallée. Le guide est ancré dans un massif, un territoire. Mais ce qui fait qu'une course est chaque fois différente, ce n'est pas la montagne, ce sont les clients.

Pascal Chappeland : Réglementairement, nous sommes des éducateurs sportifs, et dépendons du ministère de la Cohésion sociale. Pour moi, le guide est celui qui vous permet de découvrir des choses qu'on n'aurait jamais découvertes sans lui. Au cœur de la cordée, il y a le partage : des efforts, de la difficulté, mais aussi de la joie de réussir et de la capacité à digérer l'échec. C'est un métier à part parce qu'on fait face à des enjeux importants : la vie des personnes qu'on emmène. Mais pas comme un chirurgien : si celui-ci se trompe, son patient peut mourir; nous si on se trompe, on meurt avec nos clients.

En quoi le métier de guide a-t-il changé depuis ses débuts?

J.P. : Il n'est pas fondamentalement différent de ce qu'il a été. Bien sûr, le matériel a évolué vers plus de légèreté et de fiabilité. Nous n'avons plus de piolets en bois ou de corde en chanvre ! La clientèle elle aussi a évolué, de même que l'origine des guides qui ne sont plus tous issus de la montagne, mais les valeurs fondamentales restent les mêmes : la libre concurrence sur le massif, la solidarité via la Caisse de secours qui vient en aide aux guides blessés ou aux parents des guides disparus, et le tour de rôle du soir qui assure une répartition équitable du travail entre tous les guides.

Les premiers guides dans la vallée le sont devenus par opportunité, tout comme comme les Sherpas au Népal...

J.P. : C'est le client qui a fait le guide. Au XVIIIe siècle, ce sont des étrangers à la vallée qui ont l'idée et l'objectif de gravir les sommets et notamment le mont Blanc. Ils demandent à des paysans de la vallée, qui sont aussi souvent cristalliers ou chasseurs de chamois, de les accompagner.

Les guides sont donc issus d'une tradition pastorale, mais, avec la naissance du tourisme, ils ont enjambé à grands pas le XIXe siècle. C'est un métier qui oblige à évoluer très vite, à refléter ou devancer l'évolution de la société.

Les secours en montagne ont valorisé ce métier...

J.P. : Oui. Longtemps, les guides se chargent eux-mêmes, à titre gracieux, de cette tâche souvent pénible et douloureuse, ce qui est très glorifiant pour la profession. C'est seulement à partir de 1955 que l'hélicoptère intervient et que les secours se professionnalisent.

En 1950, le crash du «Malabar Princess » marque une charnière dans l'histoire de la Compagnie.

J.P. : En novembre 1950, un avion de la compagnie Air India International s'écrase sur les flancs du mont Blanc, à 4600 mètres d'altitude, alors qu'il devait atterrir à Genève. Après le crash, il y a une certaine rivalité pour mener les secours. Une caravane part de Chamonix mais est victime d'une avalanche. Une autre part de Saint Gervais, composée de quatre guides et d'un gendarme. Elle parvient jusqu'à l'épave. Ils ne peuvent redescendre que les colis postaux mais c'est en héros qu'ils sont accueillis à leur retour dans la vallée. L'évènement a un impact médiatique colossal et met en lumière la Compagnie des Guides de Saint-Gervais, qui était jusque-là la petite sœur oubliée derrière celle de Chamonix.

P.C. : Mais au départ, c'est vraiment un acte spontané des guides de Saint Gervais ! Mon père André Chapelland était l'un des quatre guides de la caravane de secours et pour lui, c'était absolument normal d'y aller. S'il y a un accident, on y va sans se poser de questions, c'était l'habitude ! Ils ont été dépassés par l'ampleur donnée à l'événement.

J.P.: D'une certaine façon, le crash du Malabar Princess a mis fin à cent ans de rivalité entre les deux compagnies. Les deux vallées se sont toujours disputées le mont Blanc. C'est Chamonix qui gagne la bataille avec la première ascension réussie en 1786 au départ de la commune et par des guides chamoniards. Du coup, la Compagnie des guides de Saint-Gervais tombe dans l'oubli jusqu'en 1915.

Mais ensuite, les guides de Saint-Gervais découvrent et équipent la voie normale d'ascension au Mont Blanc -la voie saint-gervolaine du Goûter, la plus fréquentée aujourd'hui. Entre 1786 et 1815, on recense quinze ascensions du côté de Chamonix mais dès que cette voie royale est équipée, en 1850, c'est le boom : il y a plus de 100 ascensions par an.

Les guides de la vallée ont aussi construit les refuges : le guide Georges Orset en a construit trois à lui seul! Joseph Auguste Octenier, le guide fondateur de la compagnie, tenait une auberge. ils ont vite compris que ce serait plus intéressant de s'occuper des touristes que de rester à l'étable ! Le Mont Blanc a scellé le sort des guides de Saint-Gervais.

P.C. Dans les années 40, on a vu apparaître le guide bi-actif, moniteur de ski et guide. Après 1945, la profession se structure. Désormais, il y a un seul diplôme qui s'obtient après une formation à l'Ensa (Ecole nationale de ski et d'alpinisme). L'année suivante, en 1946, est créé le Syndicat national des guides de haute montagne (SNGM).

Pourquoi avoir choisi d'intégrer la Compagnie?

P.C. : Pour moi c'était tout simplement inconcevable de faire autre chose que guide au sein de la Compagnie ! J'ai grandi dans ce milieu, j'ai toujours été entouré de guides. Enfant, je faisais et défaisais le sac de mon père...Je n'ai découvert que très tard que l'on pouvait être guide et ne pas faire partie de la Compagnie !

J.P. : La Compagnie, c'est une famille, un ensemble de valeurs, un ancrage géographique. une certaine forme de prestige aussi.



Les Enfants du Mont Blanc , par Julien Pelloux et **Dominique Potard**, Editions Guérin, 56 euros.

A lire aussi: *Les guides du Val Montjoie, la Compagnie oubliée*, Revue «En Coutère», n°20, 1999.